

Wanda de Sacher-Masoch

**Confession
de ma vie**

*Préface
de Jean-Paul Corsetti*

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

« Ce qui est de nature élémentaire et intime n'exprime rien sur lui-même. Ainsi, ce qui est vraiment essentiel reste inexprimé. Rien n'est dit positivement, mais ce qu'on ne dit pas se devine à partir des aspects négatifs : on peut l'ébaucher à partir des lacunes et des manques, on peut en définir les contours grâce aux vides. »

LOU ANDREAS-SALOMÉ
Ma vie

Dans le numéro de juillet 1906 du Mercure de France, figurait le bref compte rendu d'un ouvrage allemand dont la seule signature devait déjà évoquer, pour un public quelque peu au fait de l'actualité littéraire des trente dernières années, un univers et une aventure tout à fait singuliers. Le critique Henri Albert signalait en effet la parution, en cette même année 1906, chez Schuster und Loeffler (Berlin und Leipzig), d'une autobiographie intitulée : Meine Lebensbeichte. Quelques mois plus tard, en octobre, la revue de la rue de Condé citait, presque in extenso, un article extrait de Die Gegenwart et commis par un certain Lessing. Ce dernier défendait la mémoire de l'écrivain autrichien Leopold von Sacher-Masoch contre les attaques que lui portait son ex-épouse dans ses « confessions », témoignage qu'il désignait en ces termes : « Ces honteux pseudo-mémoires qui livrent à la stupide curiosité d'un public libidineux l'âme altière d'un mort

impuissant à se défendre sont de la part de l'auteur, qui doit à ce mort tout ce qu'elle est, un véritable attentat. Si jamais le véritable amour ou seulement la compréhension avaient pu s'éveiller chez cette femme, elle se serait fait un honneur de garder ses secrets. »

De fait, le livre incriminé dont le Mercure de France allait livrer, de janvier à avril 1907, le texte en édition pré-originale avant que de le publier intégralement en un volume dans sa collection, ce livre, dont on contestait déjà outre-Rhin l'authenticité en invoquant simultanément la malveillance qui l'avait dicté, était signé par Wanda de Sacher-Masoch, épouse divorcée en 1886 du célèbre romancier que Paris avait reçu en grande pompe, et que le gouvernement français avait même nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur ! La couverture et la page de titre ne portaient aucune mention de traduction, laissant supposer que l'auteur avait elle-même procédé à son adaptation, hypothèse parfaitement crédible puisqu'elle parlait couramment notre langue¹. On remarque que l'édition française du livre, intitulée Confession de ma vie, suit de moins d'un an la parution allemande et que la virulente polémique qu'elle provoqua s'ensuivit avec une surprenante diligence. Lessing ne fut pas le seul, et l'on pourrait aussi bien citer Gabrielle Reuter (dans le Tag), Hulda Meister (seconde femme de l'écrivain avec lequel elle vécut jusqu'à sa mort en 1895), la baronne Bertha Kinsky von Suttner, prix Nobel en 1905, et Carl-Felix von Schlichtegroll, un personnage mystérieux² qui ne cessa de harceler Wanda et qui, ainsi que nous le verrons, joua le rôle de détonateur dans l'affaire.

Le chevalier Leopold von Sacher-Masoch s'était éteint à

1. Une lettre à Arnold Mortier appartenant à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote 13437, et rédigée en français en témoigne.

2. Carl-Felix Schlichtegroll : *Wanda' ohne Maske und Pelz. Eine Antwort auf Wanda von Sacher-Masochs Meine Lebensbeichte nebst veröfentlichungen aus Sacher-Masochs Tagebuch*. Leipzig, Leipz. Verlag, 1906. Ce livre a été publié en traduction française et avec une préface de P.-G. Villa à Paris par Tchou en 1968. L'auteur avait auparavant publié en 1901 un premier essai : *Sacher-Masoch und der Masochismus. Litterarhistor.u.kulturhistor. Studien*. Dresden, 1901. Selon plusieurs encyclopédies biographiques (notamment l'*Internationale Personalbibliographie*. 1800-1943. Zweite verbesserte und stark vermehrte Auflage von Max Arnim, Band II. L.-Z, Stuttgart, Hiersemann Verlag, 1952), il serait né le 13 janvier 1862 et décédé en 1943.

Lindheim le 9 mars 1895, après avoir régularisé sa liaison avec Hulda Meister en l'épousant à Helgoland qui était encore sous juridiction britannique (malgré l'aval de Graz, ville où Leopold avait célébré son premier mariage avec Wanda en 1873, et bien que la loi allemande ne pût s'opposer à une nouvelle union, le couple avait voulu éviter toutes les tracasseries que l'état civil n'eût pas manqué de lui faire subir, ainsi que les intrigues que Wanda s'appropriait à concocter, amère d'avoir été déboutée aux dépens par la Cour Royale de Leipzig). L'année 1886 avait été le théâtre de son succès parisien, au moment même où paraissait l'ouvrage du docteur Krafft-Ebing (né en 1840 à Mannheim) : Psychopathia Sexualis, à Stuttgart, traité de pathologie nerveuse qui aborda, l'un des premiers, la question des perversions sexuelles. Ainsi naquit le néologisme de Masochismus, vocable créé pour désigner la déviance que l'on sait et que le médecin allemand définissait en s'appuyant sur les descriptions données par Sacher-Masoch dans plusieurs de ses romans, notamment dans La Vénus à la fourrure (Venus im Pelz, Stuttgart, J. G. Cotta, 1870). L'écrivain s'était insurgé contre cette réduction de son œuvre à une seule symptomatologie, laquelle ruinait ainsi la dimension créatrice de ses fictions et les figeait dans une lecture « clinique ». C'est sans doute en réaction à cet ouvrage que Carl-Felix von Schlichtegroll écrivit en 1901 son premier livre de défense et de réhabilitation en faveur de Sacher-Masoch dont il aurait été le secrétaire et le confident, si l'on veut en croire les documents sur lesquels il construit sa plaidoirie. L'ouvrage s'intitule : Sacher-Masoch et le masochisme, et il fut publié à Dresde en 1901. Cinq ans plus tard, Wanda publiait en allemand Meine Lebensbeichte, ignorant apparemment les écrits de Schlichtegroll, tandis que celui-ci, à peine la lecture de la Confession achevée, rédigeait et publiait une cinglante réponse : Wanda sans masque et sans fourrure, en 1906 à Leipzig. Mais cette extrême vivacité engendra à son tour, de la part de Wanda, une réplique impatiente. Elle produit alors un court addendum, truffé de lettres et de contre-preuves, qui prétend rétablir la vérité : Masochismus und Maso-

chisten³. Vraisemblablement publié à la fin 1906 ou au début de l'année 1907, ce pamphlet portait en exergue l'annonce suivante : « Et maintenant tous les Schlichtegroll du monde peuvent se présenter et répandre à mon propos des charretées d'insanies, je ne leur concéderai plus une seule goutte d'encre. » Enfin, Wanda, après avoir fait un sort aux différends qui l'opposaient alors à certains journaux allemands et autrichiens, qui colportaient de fausses informations relatives aux circonstances de son divorce, commençait ses « nouvelles confessions » par un texte liminaire justifiant la nécessité de ce second testament : « Peu de temps après la publication de mes Confessions, mon éditeur me fit savoir qu'il considérait mon livre comme une réplique aux honteuses calomnies que M. le chevalier von Schlichtegroll avait lancées contre moi dans son ouvrage. Quel ouvrage ? Je n'en avais jamais entendu parler. On ne voulut pas le croire à Berlin : comment aurais-je pu ignorer ce livre ? On s'empressa de m'envoyer Sacher-Masoch et le masochisme. Une étude littéraire : tel en est le sous-titre, et à juste raison, car c'est de la littérature et de la pire espèce. A peine mes Confessions avaient-elles paru que M. Schlichtegroll annonça un nouvel ouvrage sur moi. Tant d'obstination devait vaincre mon dégoût. J'ai lu encore ce factum. Un livre malpropre, fruit d'un esprit malpropre. Il y a des adversaires qu'il est indigne de combattre. Ce "chevalier" est du nombre. Je veux dédaigner sa littérature et me bornerai à le contredire sur des points où il déforme par trop grossièrement la vérité. » Habile manœuvre de Wanda qui, de l'étonnement à l'indignation, se contente de corriger des « vices de forme » et d'occulter l'essentiel de l'acte d'accusation dans un pointillisme tatillon... Drapée dans sa vertu, oscillant entre le mépris de la mère de famille bafouée et la révolte de la suffragette contre les anathèmes d'une société forte de ses principes misogynes, cette

3. Wanda von Sacher-Masoch : *Masochismus und Masochisten. Nachtrag zur Lebensbeichte*, Berlin und Leipzig, H. Seemann Nachfolger (s.d.), in-12 de 94 pages. On peut consulter cette réponse aux attaques de Schlichtegroll dans ses deux essais à la *Bibliothèque nationale* (cote 8° R 40690). Paru chez Tchou en traduction française (éd. cit., p. 219-255) sous le titre *Nouvelles confessions*, ce texte fait suite à *Wanda sans masque et sans fourrure* de Schlichtegroll.

sexagénaire exilée a beau jeu de refuser un duel inégal, engagé à son insu et en dépit de sa bonne foi. Ce repli mitigé n'empêchera pas l'auteur de Confession de ma vie de viser juste en certains endroits et de dévoiler le dessous des cartes propre à dénoncer justement les mobiles suspects de son adversaire.

D'autre part, les biographes de Leopold von Sacher-Masoch ne se sont pas laissé séduire par cette volte-face qui, il est vrai, suscite la perplexité, même si l'on peut comprendre — à défaut de la juger du point de vue moral — la stratégie d'ensemble de cette confession en deux temps, ou, comme Gilles Deleuze, trouver que « le livre de Wanda est fort beau⁴ ». Malgré la faiblesse de leurs argumentations, la paresse des enquêtes et l'imprécision fautive des sources (sans parler des ragots ou des démonstrations enlisées dans une psychanalyse d'estaminet), les ouvrages de Leopold Stern ou de Mark Amiaux⁵ et, en règle générale, les articles produits à ce sujet dans les années trente, éreintent en des accents parfois passionnés et pleins de parti pris les témoignages de Wanda. A notre connaissance, James Cleugh est le seul à tempérer ses opinions et à faire preuve d'une certaine objectivité en ne négligeant pas d'observer que le livre de Schlichtegroll « parlait de Wanda en termes méprisants, contenait un certain nombre d'erreurs concernant les faits eux-mêmes et avançait des affirmations qui s'appuyaient sur des témoignages dou-

4. Gilles Deleuze : *Présentation de Sacher-Masoch*, Paris, éditions de Minuit, 1967, p. 7.

5. Nous avons consulté les biographies consacrées à Leopold von Sacher-Masoch et elles divergent sur de nombreux points, multipliant souvent les erreurs de chronologie ou les traductions et références fautives. La plupart d'entre elles sont d'accès difficile. Voir Leopold Stern : *Sacher-Masoch ou l'amour de la souffrance*, Paris, Grasset, 1933 ; Mark Amiaux : *Le chevalier de Sacher-Masoch : un grand anormal*, Paris, Les Editions de France, 1938. On consultera aussi les préfaces de : G.-P. Villa aux *Œuvres de Sacher-Masoch*, Paris, Le Cerle du Livre Précieux, 3 tomes, 1967, et à Sacher-Masoch, *L'Esthétique de la laideur*, suivi de *Diderot à Saint-Petersbourg*, Paris, Buchet-Chastel, 1967 ; de Daniel Leuwers à *La Vénus à la fourrure*, Paris, Le Livre de Poche Classique, 1975 ; d'Hubert Juin à *La Vénus aux fourrures*, Paris, éditions de La Renaissance, 1968. Pour les ouvrages en langue allemande, voir les catalogues de l'*Österreichische Nationalbibliothek*, de la *Dokumentationsstelle für neuere Österreichische Literatur Wien* et de l'*Universitätsbibliothek Graz*.

teux⁶ ». Il en est de même pour Pascal Pia lorsqu'il admet que : « Les premières pages n'ont pas le même accent que les autres et donnent à penser que sur le début de ses relations avec Sacher-Masoch, la confession de Wanda pourrait bien avoir été quelque peu retenue, et peut-être même arrangée. » Puis il ajoute que « d'une histoire où le pénible ne s'estompe que pour faire place au lamentable, Wanda a su tirer un livre qui a sa beauté. Ses faiblesses aussi d'ailleurs⁷ ». En revanche, Georges-Paul Villa, comparant les thèses de Schlichtegroll et le récit de Wanda, conclut en disant : « [...] que Wanda fasse à son ancien mari un procès posthume au nom de la vertu outragée, en condamnant sévèrement des pratiques auxquelles elle avait si longtemps participé, cela relève de la pure mauvaise foi⁸. » Reconnaissons enfin qu'aucun ouvrage n'a jamais été consacré à Wanda von Sacher-Masoch et que les biographies de l'écrivain autrichien, faute de pièces d'archives sérieuses, se contentent de reproduire des références de seconde main, de répéter les mêmes erreurs et de minimiser la portée du témoignage de Wanda.

Le nom de Carl-Felix Schlichtegroll ne figure pas dans l'écrin de Justus Perthes, père du Gotha, et l'on peut douter des titres dont il s'affuble. Il serait né à Berlin le 13 janvier 1862 et décédé en 1943. Homme de lettres⁹ particulièrement influencé par les littératures slave et russe, admirateur inconditionnel de Sacher-Masoch qu'il n'hésita pas à plagier, ses œuvres se partagent entre

6. James Cleugh : *Le Premier Masochiste : Sacher-Masoch*, Paris, Éditions de Trévisse, 1969 (paru sous le titre *The First Masochist* à Londres, chez Antony Blond en 1967).

7. Pascal Pia : Préface à *Confession de ma vie*, Paris, Tchou, 1967, p. 10. Tout comme l'édition originale française, cette seconde édition est devenue très rare.

8. G.-P. Villa : Préface à C.-F. Schlichtegroll : *Wanda sans masque et sans fourrure*, éd. cit., p. XV.

9. Voir la note 2. En revanche, rien de consistant n'apparaît à son propos dans la *Deutschesbibliographie* ni dans *Gesamtverzeichnis des deutschsprachigen Schrifttums*. On consultera par ailleurs les travaux de Hans Giebisch et Gustav Gugitz : *Bio-bibliographisches Literaturlexikon Österreichs*, Verlag Brüder Holinek, Wien et d'Elisabeth Friedrichs : *Die Deutschsprachigen Schriftstellerinnen des 18 und 19 Jahrhunderts. Ein Lexikon*, J. B. Metzlersch Verlagsbuchlandlung, Stuttgart, 1980 ainsi que les sommes de Wilhelm Kosch et de Constant v. Wurzbach désormais classiques.

des monographies historiques et des romans galants destinés à un public populaire, de qualité médiocre, sans compter des travaux de compilation divers. S'il a été, comme il le prétend, le « secrétaire » de Sacher-Masoch, ce ne peut être qu'après la séparation définitive de ce dernier avec Wanda, dès l'instant où ils ne se sont plus jamais revus, c'est-à-dire après le dernier voyage de l'écrivain à Paris, avant qu'il ne retourne définitivement dans sa retraite de Lindheim en compagnie de Hulda Meister pour y terminer ses jours (ils entretiendront cependant une correspondance houleuse). C'est donc entre 1887, au plus tôt, et 1895 que Schlichtegroll aurait pu travailler auprès de Leopold et constater ainsi de visu les égarements de Wanda dans ses lettres, seules pièces dont il pouvait avoir connaissance (on s'étonne de voir cité dans son second livre l'échange épistolaire de Wanda et de son... amant Armand Rosenthal !). Quant au fameux journal intime de Sacher-Masoch souvent allégué comme pièce à conviction, il demeure encore aujourd'hui introuvable. Pour finir, il faut mentionner, très paradoxalement, les idées antisémites de ce curieux aristocrate (Sacher-Masoch ayant quant à lui témoigné dans son œuvre et sa vie de grandes affinités avec la communauté juive¹⁰), idées que l'on retrouve essaimées dans ses livres et que Wanda dénonçait dans ses Nouvelles confessions. Le dossier reste très lacunaire et il en ressort que la question du journal n'étant pas réglée, on ne peut appréhender le conflit qu'au travers des écrits des deux protagonistes et de quelques lettres dont les effets rétroactifs sont à considérer avec prudence, cette correspondance apparaissant après la séparation de 1886. Le plus important, l'analyse de la liaison et de son rituel jusqu'à la rupture, le télescopage de la fiction et de la réalité vécue que reflètent la plupart des romans de Sacher-Masoch, cette part si singulière du rapport amoureux tissé pendant plus de vingt ans par Leopold et Wanda conservent donc entier leur mystère et sont, de ce fait,

10. Voir notre article « Approche bibliographique des traductions françaises de l'œuvre de Leopold von Sacher-Masoch », in *Bulletin du bibliophile*, Paris, n° 1-1988.

suspendus au verdict de Confession de ma vie comme au décryptage de la fiction romanesque.

Confession de ma vie conte l'histoire d'Angelika Aurora Rümelin, future M^{me} Leopold von Sacher-Masoch, et sa relation avec l'auteur du Legs de Caïn y tient la plus grande place au détriment des dernières années où, seule, Wanda dit ne plus s'occuper que de quelques « travaux » et se consacrer à l'éducation de son enfant. Il est heureux que nous possédions ce document qui, en dépit de ses omissions, imprécisions ou même falsifications, est indispensable si l'on veut suivre l'itinéraire complexe de Leopold von Sacher-Masoch chez qui l'expérience biographique et le monde de l'écriture sont inextricablement solidaires et procèdent d'une réciprocité dynamique, puis mesurer l'influence de Wanda dans ce processus. Muse noire de Leopold, Aurora aurait abandonné ses lumineux prénoms pour emprunter le patronyme plus sulfureux de la « Vénus à la fourrure » : Wanda von Dunajew, et s'aguerrir ainsi, à la grande satisfaction d'un époux-Pygalion, dans le maniement du fouet et les jeux interdits de l'amour. Les dictionnaires biographiques n'apportent guère plus de détails. Quant aux ouvrages plus généraux consacrés à Sacher-Masoch, ils se cantonnent dans la « petite histoire », reconduisent méthodiquement les mêmes affirmations erronées, les traductions approximatives (ainsi ils attribuent parfois à l'un ce qui revient à l'autre) et la confusion dans l'analyse des rapports entre les deux amants. De plus, peu d'éléments contribuent à éclaircir les zones d'ombre des vingt dernières années de la vie de Wanda¹¹. Autres points de suspension pour ce qui relève de son œuvre littéraire et de ses traductions : l'Österreichische Nationalbibliothek donne quelques titres tels Les Dames à la fourrure

11. Signalons pour exemple la date de sa mort (les ouvrages de référence se contentent d'un « après 1906 » (?)). Les divers organismes autrichiens auxquels nous nous sommes adressés à Graz et à Vienne ne possèdent aucun certificat de décès ou pièce pouvant préciser cette date. Il en est de même concernant la vie qu'elle a menée à l'étranger après la mort de son amant Armand Rosenthal (plus connu dans le milieu journalistique parisien sous le pseudonyme de Saint-Cère), des traductions ou des ouvrages qu'elle aurait publiés par la suite.

(Die Damen im Pelz, *Leipzig, Schumann o.j., s.d.*, « contes et nouvelles » ouvertement inspirés de l'œuvre de Leopold), L'Authentique Hermine. Histoires du grand monde (Echter Hermelin. Geschichten aus der vornehmen Welt, *Bern, Froben, 1879*), Le Roman d'une femme vertueuse. Le contraire de la « Femme divorcée » de Sacher-Masoch (Der Roman einer tugendhaften frau. Ein Gegenstück zur « Geschiedenen Frau » von Sacher-Masoch, *Prag, 1873*, ce livre s'inspire du roman de Leopold traduit en français par M^{lle} A. C. Strebinger sous le titre La Femme séparée et publié par E. Dentu à Paris en 1881), Silhouettes intéressantes. Nouveaux romans (Interessante Gestalten. Bibliothek neuer Romane 4, sans autre précision). Le Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque nationale ne reprend aucun de ces titres mais mentionne, en revanche, et en l'attribuant à Leopold cette fois-ci, l'ouvrage intitulé : Les Dames à la fourrure (Die Damen im Pelz. Geschichten und Novellen von Sacher-Masoch, *Berlin Schreiter, s.d.*). A ce propos, Georges-Paul Villa écrit : « A l'instigation de son mari, Wanda, elle aussi, s'était faite auteur. Elle a daté de " Budapest, février 1881 ", un recueil de nouvelles, intitulé sans beaucoup d'originalité Femmes en fourrure, et qui n'est qu'une très médiocre imitation de Sacher-Masoch. La préface seule présente quelque intérêt. Wanda y émet, sur l'ambition qu'auraient les femmes d'assujettir le sexe fort, des réflexions qui peut-être n'étaient pas toutes de son cru. " Il n'est pas impossible, dit-elle, qu'à l'avenir le rôle des sexes puisse être interverti et que les femmes puissent gouverner les hommes, ouvertement et légalement, car, en fait, elles gouvernent déjà, dans la coulisse, et il faudrait dès maintenant moins parler de leur émancipation que de l'émancipation des hommes. " Comment ne pas soupçonner dans ces quelques lignes l'inspiration de Sacher-Masoch, qui préférerait peut-être déléguer à sa femme le soin de formuler, en matière sociale, des hypothèses un peu téméraires au XIX^e siècle¹² ? » D'autre part le catalogue français instaure un autre débat. La bibliographie de Leopold

12. C.-P. Villa : Préface aux *Œuvres de Sacher-Masoch*, éd. cit., p. 38-39. Voir aussi James Cleugh, *op. cit.*, p. 201.

von Sacher-Masoch contient deux titres qui nous intéressent au premier chef : L'Amour à travers les âges. La Czarine noire et autres contes sur la flagellation (P., Carrington, 1907) et L'Amour cruel à travers les âges. La Pantoufle de Sapho et autres contes (P., Carrington, 1907). Cet ensemble ne fait que reprendre, de manière sélective et très « orientée », d'anciens titres de Leopold von Sacher-Masoch publiés en Autriche et en Allemagne — et parfois traduits en français. Les deux recueils mentionnent le nom de la traductrice : D. Dolorès (sic). Nous ne sommes pas étonnés de trouver dans le Catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale que ce nom est un pseudonyme et qu'il cache l'identité de... Wanda elle-même. Mais cette indication doit-elle être tenue pour authentique ? Le seul document susceptible de nous mettre sur une piste réside dans la Préface rédigée dans le premier de ces volumes et signée D. Dolorès. Pour une fois, le texte n'attaque pas la personne de Wanda et justifie son comportement, en laissant croire que la traductrice serait distincte de l'auteur de Confession de ma vie. Toutefois, plusieurs passages semblent trahir sensiblement le style de Wanda ou renvoient encore à des faits qui sont stipulés dans ses Mémoires. Cependant, il se peut aussi que ce soit l'éditeur lui-même qui ait commis l'avant-propos, sous la dictée de Wanda et à la lumière de ses confidences publiées la même année. Datée du 22 novembre 1906, cette préface signale l'édition allemande de Confession de ma vie et plaide en faveur de la femme divorcée. Ainsi : « Madame Wanda de Sacher-Masoch, femme divorcée du génial écrivain, a fait paraître ses Mémoires en vue de répondre aux accusations que formulent contre elle les biographes de son ex et feu mari, sous l'inspiration de la seconde épouse de celui-ci. S'il est difficile de prendre parti entre Elle et Lui lorsque les deux héros du drame sont des personnalités d'égale valeur, comme il arriva pour les amants de Venise, dans le cas présent, le lecteur se trouve porté à absoudre un homme dont le talent confinait au génie et dont l'impressionnabilité presque enfantine éveille notre sensibilité [...] On se demande pourquoi Wanda qui, jeune fille, avait si parfaitement joué son rôle de femme mariée, n'essaya pas de répondre encore par l'illusion du rêve, en faisant au névro-

pathe la charité de ce mensonge vital qu'Henrick Ibsen signale d'une manière si saisissante dans son drame du Canard sauvage [...] Elle reste muette sur la mort de l'époux dont l'amour magnanime l'avait tirée de la misère et qui lui avait laissé, avec ce fils, sa dernière consolation, le talent littéraire qui lui permit de s'élever. » A la lecture de ces lignes, on peut effectivement admettre la thèse qui identifie D. Dolorès à Wanda. Celle-ci exploite le filon jusqu'au bout en traduisant la partie de son œuvre la plus « accrocheuse » — sans doute aussi la moins intéressante —, travail qui lui permet d'user de la réputation de l'écrivain. Tel est le véritable legs de Leopold à Wanda, héritage qui lui ouvre un compte chez un éditeur réputé pour ses publications érotiques. Dernier acte de l'intrigue lorsque dans sa livraison de mai 1907, le Mercure de France publie un virulent compte rendu à l'encontre des Editions Carrington en accusant ces dernières de publicité mensongère. A l'occasion du numéro suivant, Carrington répond à cette assignation en invoquant la « noble dame qui a bien voulu traduire l'ouvrage de l'allemand ». Cette fois-ci, l'expression si délicieuse montrait subrepticement du bout du doigt l'habile supercherie : Wanda et D. Dolorès ne faisaient qu'une seule et même personne. Wanda était ainsi parvenue à opérer un judicieux précipité entre son image de muse et son rôle de légataire, fermant ainsi doublement le cercueil sur la fiction et la vie, l'œuvre et sa mémoire. Qu'aurait à juger le lecteur pris dans la souricière des romans dont Wanda avait été l'instigatrice, et le témoignage a posteriori de Confession de ma vie ? Qui, surtout ? L'inspiratrice heureuse d'un grand écrivain, la fidèle épouse détournée de son devoir conjugal par les étranges et douloureuses lubies d'un « pervers », la mère de famille protégeant ses enfants du danger que représentait un tel père, la courtisane « malgré elle », l'infirmière, ou encore la femme déchue abusivement de ses privilèges par des lois iniques et qui taisait sa colère en s'abritant derrière son devoir de témoin ?

Autant dire que Wanda, une fois tiré le rideau de la « confession », a pénétré masquée dans l'antichambre du chevalier Leopold von Sacher-Masoch, afin d'y occuper tous les lieux, d'y jouer tous les rôles et d'y trouver sans doute cette vocation qu'elle

explicitera clairement dans ses Nouvelles confessions : « Qu'il soit permis à celle qui a été pendant dix ans la compagne de l'homme dont le nom a été associé à cette perversion sexuelle, qui en a fait une expérience intime, qui en a constaté les effets désastreux pour le corps, l'esprit et la position sociale, qui a dû s'y soumettre et lui sacrifier tous les espoirs de sa vie — qu'il me soit permis de dire mon mot à ce sujet. » Dans ce texte publié fin 1906 ou début 1907, Wanda fait directement allusion à Krafft-Ebing (elle a vraisemblablement ignoré Freud) et tente de substituer au diagnostic du pathologiste le témoignage de l'expérience conjugale. Elle fera bon usage de ce qu'elle fait mine de condamner dans ses écrits, y compris dans ses confessions, célébrant à son tour cet ibsénisme et cette passion dont elle affirmait, dans le même livre, qu'elle n'avait « rien d'intéressant », qu'elle était « honteuse et vulgaire ».

Confession de ma vie manifeste ces écarts. En lisant ces confidences, il s'agira moins de séparer le vrai du faux que de détecter les procédés d'affabulation qui conduisent le je autobiographique à emprunter les masques de la persona théâtrale, de discerner, dans les faits rapportés, une symphonie d'images de la femme, un jeu de portraits derrière lequel s'élève une revendication. La narration autobiographique déborde largement le cadre que feint innocemment de lui prêter Wanda. En somme, elle est sans cesse différée, refoulée dans un récit opaque où s'estompent les critères de vérité et de réalité : là où la vie se joue comme dans un roman, où chaque sentiment est porté à la scène et où les protagonistes de la comédie dramatique évoluent selon un rituel qui tient autant du fantasme que de la cérémonie religieuse, l'écriture dispose. La narratrice relate la genèse d'un « rôle » auquel elle a consacré la majeure partie de son existence et sa Confession en constitue le dernier acte. C'est cela que l'on doit conserver à l'esprit. On pourrait dire de Wanda — car n'oublions pas non plus que c'est elle qui signe et non Angelika Aurora ! — ce que Coleridge disait de Hamlet : « Il exécute ce tour subtil de faire semblant de jouer un rôle au moment seulement où il est tout près d'être le personnage qu'il joue. » L'écriture finit donc par occuper l'espace de la scène : l'œuvre appartient au rôle mais elle

WANDA DE SACHER-MASOCH

Confession de ma vie

Publié en 1907 par le Mercure de France, *Confession de ma vie* avait paru un an auparavant en langue allemande à Berlin, et déclenché aussitôt une violente polémique. L'auteur, Wanda de Sacher-Masoch — épouse divorcée de l'écrivain autrichien Leopold von Sacher-Masoch (1836-1895) —, allait être malmenée par les réponses et démentis de Hulda Meister, seconde épouse de Leopold, et de plusieurs de ses proches, parmi lesquels des personnalités du journalisme et des lettres.

Dans cette œuvre à dessein autobiographique, celle qui avait vécu de nombreuses années auprès du célèbre auteur de *La Vénus à la fourrure* révélait soudain au public les dessous de sa relation conjugale et brossait un portrait peu complaisant de son époux. Graz, Vienne, la Hongrie, Paris et l'Allemagne offraient le décor d'un étrange périple amoureux et littéraire, esquissant ainsi une chronique de la vie et des mœurs en ce dernier tiers du XIX^e siècle austro-hongrois. Mais, sous le récit de Mémoires, pointaient clairement une intention et une revendication plus singulières : Wanda décrivait avec minutie et ostentation l'histoire d'un fantasme qu'elle avait incarné, et que l'œuvre romanesque de Sacher-Masoch n'avait pas laissé de traduire et de mettre en scène. Victime expiatoire, elle se présentait alors comme la femme bafouée, sacrifiée sur l'autel de l'art, à la gloire de celui que Krafft-Ebing, dans sa *Psychopathia sexualis*, prendrait pour modèle en 1886 dans sa symptomatologie du « masochisme ».

Pourtant, malgré l'authenticité à maints égards suspecte de cette *confession*, la revendication *littéraire* du livre nous porte vers une autre lecture et en désigne l'originalité : *Confession de ma vie* sanctionne la fin du roman vécu avec Leopold, tout comme il nous livre les clefs d'un imaginaire. En effet, ce n'est pas Angelika Aurora Rümelin qui le signe mais bien *Wanda*, c'est-à-dire la dernière incarnation de *La Vénus à la fourrure* nous contant la genèse et l'histoire de son *personnage*.

J.-P. C.



9 782070 715169



Extrait de la publication
89-III A71516

ISBN 2-07-071516-7

95 FF tc